

## GAGOSIAN

LE FIGARO

### Damien Hirst: « Je suis un autre homme »

*EXCLUSIF - L'art, l'argent, la peinture... L'artiste, qui revient à l'impressionnisme, s'exprime sans tabou.*

Valérie Duponchelle



*Damien Hirst travaillant sur la série «Cherry Blossoms» qui sera présentée à la Fondation Cartier, à Paris, en juin 2020. Damien Hirst in the studio, 2019 ©Damien Hirst and Science Ltd. All rights reserved, DACS 2019*

Damien Hirst vous ouvre la porte de son atelier, sur la London Walk près de Hammersmith. Couvert de taches fraîches, des baskets au tee-shirt, il a l'air radieux de l'étudiant aux Beaux-Arts. Richissime «wonder boy» de la YBA generation (Young British Artist), il change de cap à 54 ans et se lance dans la peinture. Retour à l'impressionnisme mais avec un moteur très contemporain. Rencontre avec une star cash sous tous rapports.

**LE FIGARO.** - Le retour à la peinture, c'est le contraire de «Treasures from the Wreck of the Unbelievable» (trésors de l'épave de *L'Incroyable*), chez François Pinault en 2017 à Venise?

**Damien HIRST.** - L'exposition du faux naufrage fut une énorme somme de travail, un projet gigantesque, de ceux que l'on ne peut répéter dans sa vie. J'y ai travaillé dix ans, j'étais peut-être un peu naïf avant d'y plonger, mais cela en valait la peine. Je le vois comme *Le Grand Verre* de Marcel Duchamp, si profond, lourd de sens, dévoreur de temps. Quand on est embarqué dans pareille aventure, on oublie que l'on peut peindre seul, beaucoup plus vite qu'en dix ans, à sa convenance. Même si l'on peut passer sa vie sur un seul tableau.

**La double exposition de Venise fut un choc plastique, un succès public... Et aussi un triomphe commercial, non?**

On a vendu beaucoup de pièces, c'est vrai. Pas tout, car l'ensemble est considérable, puisque l'ensemble de l'exposition est en édition de trois exemplaires, plus deux épreuves d'artiste. Tout n'a pas été produit encore. Certaines sculptures en marbre demandent deux ans et demi de travail. J'aimerais les finir et, peut-être, en donner une édition complète à un musée qui s'appellerait «Treasures from the Wreck of the Unbelievable». Ou un prêt à long terme, vingt ans par exemple. Je ne veux pas les donner n'importe comment et que le musée les revende ensuite. On a vu le cas d'une sculpture donnée par Henry Moore à une ville qui l'a vendue ensuite pour combler ses dettes. Il faut un don mais tenu en laisse! Je suis plutôt collectionné par les privés. Je ne suis pas beaucoup acheté par les musées, j'ai donc donné une pièce à la Tate Modern de Londres.

**Vivez-vous entouré de Damien Hirst? L'autoportrait en bronze de Venise avec son cœur saignant en faux corail est-il chez vous?**

Non! (*Rires*) Je ne vis pas avec mes autoportraits ni mes œuvres, c'est délicat, car cela me rendrait critique, j'aurais envie de les changer. On veut de l'art chez soi pour se détendre, pas pour penser au boulot. Je pourrais accueillir Mickey Mouse chez moi, car il résumait tout de cette entreprise. Je continue de travailler sur la tête de Méduse en malachite, je vivrais bien avec elle. J'ai toujours Francis Bacon à domicile. Avant, j'avais un Jeff Koons dans ma chambre, je l'ai retiré. J'ai plusieurs pièces de lui dans ma collection, *Jim Beam-J. B. Turner Train* et *Italian Woman*.

**Avez-vous vu son *Bouquet of Tulips* à Paris?**

Non, mais ça a l'air bizarre! Je ne l'ai pas aimé en photo, mais je dois aller voir de près. À première vue, cela m'évoque Lorenzo Quinn (*fils de l'acteur Anthony Quinn, qui fait jaillir des mains monumentales du sol ou des eaux du Grand Canal à Venise, NDLR*). J'ai cru que c'était quelqu'un qui faisait du Jeff Koons merdique. C'est un artiste que j'aime, mais un homme étrange. Il s'est construit une image sur mesure à la façon d'Andy Warhol, à la fois très réservé et surexposé. Il contrôle tout de son image.

**Pas vous?**

Pas à ce point. J'aime bien être direct.

**On vous décrit, dans l'ordre, comme «un artiste anglais, un entrepreneur, un collectionneur». La bonne définition?**

C'est bien d'être perçu comme un autoentrepreneur. Même si j'imagine que dans l'inconscient collectif, cela veut dire que l'on vous associe avec l'argent. L'argent fait partie de la chose, mais ce n'est pas le but.

## **Mais vous êtes doué en ce qui concerne l'argent, non?**

L'argent m'intéresse, car c'est un domaine complexe, difficile à manier. Bien plus que je ne l'ai jamais pensé. Peut-être pas aussi compliqué que l'amour, mais pas loin. Il fonctionne presque comme une émotion. Il faut être clair avec ça, respecter ses engagements, ne pas devenir esclave de l'argent. Cela répond à plein de questions mais crée d'autres problèmes. Le manque d'argent peut faire tellement de dégâts. L'excès d'argent, aussi, dans une moindre mesure, comme lorsque quelqu'un gagne à la loterie et y perd tous ses amis. C'est comme une balle magique et mortelle. Dans mon enfance, j'ai connu les coupures d'électricité, car on n'avait pas payé les factures. Quand j'ai commencé ma vie d'artiste, je n'avais aucun argent et ce fut rude pour avancer. J'imaginai que je vivrais dans un intérieur minimaliste avec le moins de biens matériels possible, comme dans une grande «White Box» vide, comme dans une galerie. Cela n'est jamais arrivé. (*Rires*). J'aime l'idée de la vie qui vous domine et vous emporte. Et puis, j'ai commencé à en gagner et à avoir des problèmes avec mes amis des débuts, artistes comme moi. Qui paie le tournée au pub? Quel pub et dans quel quartier? Qui sont ces nouveaux amis qui ne suivent que les gens célèbres? Est-ce que je les aime vraiment? Si on ne fait pas attention, on remplace tous ses vieux amis par ceux-là et c'est le vide. Vos parents sont fiers de votre succès et sa mesure est souvent l'argent.

**Votre vente directe du studio aux enchères en septembre 2008, *Beautiful Inside My Head Forever*, qui a récolté un record de 200,75 millions de dollars en 24 heures chez Sotheby's Londres, a tout changé...**

Après ma vente aux enchères, les hommes d'affaires ont commencé à me prendre plus au sérieux comme artiste! Tout le monde m'a trouvé très malin. C'était plutôt stupide, car (*la banque d'investissement*) Lehman Brothers a fait faillite juste après ma vente. À quelques jours près, j'ai frôlé le désastre. Je n'ai fait depuis que réinvestir constamment dans l'art, dans mes projets, mon musée. Cela ne m'intéresse pas de faire grossir mon compte en banque. J'aime prendre des risques. Pas tout jouer au casino comme Francis Bacon, j'aurais bien trop peur de tout perdre! Mais tout remettre en question en tant qu'artiste, comme Lucian Freud. Cette fois, je le fais avec la peinture. L'art est au final un jeu et un pari sur un sentiment vital d'urgence.

**Est-ce pour cela que vous avez réduit la taille de vos studios et de vos équipes?**

Pas vraiment, j'ai encore 150 personnes qui travaillent avec moi et un QG de 42 personnes que je veux transformer en «back-office» (*ensemble des activités de soutien, de contrôle, d'administration d'une entreprise, NDLR*). On a été jusqu'à 300! J'ai réduit les équipes de mon musée à Newport Street Gallery, de 30 à 10 personnes. J'aime bien l'idée de la Factory de Warhol. C'est très difficile d'induire de vrais changements culturels sans passer par la case «business». Je lis plein de livres sur cette notion de changements et ses effets dominos. Je suis en train de construire un nouveau studio à Soho. Mais je veux aussi garder celui-ci (*sur la Tamise*), la lumière est belle. J'essaie juste de simplifier ma vie, en finir avec tous ces meetings, ces discussions d'entreprise, revenir à ce qui m'intéresse, l'art que je veux faire, moi. Le projet de Venise a mobilisé tellement de gens, je vivais comme dans une agence d'architectes. J'ai sous-estimé la distraction de l'essentiel et l'effet boule de neige que cela impliquait.

## **Combien d'heures par jour passez-vous seul à peindre?**

C'est ma lutte de chaque jour. Avoir du temps pour peindre. J'aimerais passer trois mois d'affilée à peindre chaque jour. Aujourd'hui, c'est plutôt deux à trois jours par semaine. Papiers, gestion, voyages, réunions, bilans, toutes ces conneries me parasitent. Comme le syndrome de Diogène, cette accumulation compulsive qui finit en désastre domestique avec piles et souris. C'est un des effets pervers du capitalisme et de la consommation.

## **Vous voulez revenir au «slow art»?**

Oui, juste faire de l'art. Ou vous fabriquez pour 500 millions d'arts dont vous tirez 50 millions de bénéfices. Ou j'ai un studio comme celui-ci et je crée pour 40 millions... Il doit bien exister un juste milieu.

## **En 2008, vous m'aviez dit n'avoir peint vous-même que cinq *Spot Paintings*. Vous en avez produit et vendu des milliers...**

Depuis, j'ai fait le compte, et cela doit être une vingtaine. Après cette interview, les collectionneurs m'ont appelé pour acheter justement ces cinq-là! Mes premiers *Spot Paintings* étaient assez brouillons, presque recrachés. J'ai cherché la composition, l'échelle, la multiplicité. C'est une série sans fin sur laquelle j'ai travaillé vingt ans. Et puis, j'ai changé de vie, je ne bois plus, je ne fume plus, je suis un autre homme.

## **Pourquoi voulez-vous revenir au travail de la main?**

Je ne vois pas de différence avec le travail conceptuel, j'ai toujours peint. J'ai juste changé de format. C'est une question de confiance en soi, d'adaptation à notre monde contemporain qui a changé d'échelle aussi. Quand j'étais jeune artiste, la peinture n'était pas jugée «cool», mais vieux jeu. Et aujourd'hui, on l'accepte mieux, de nouveau